

première fois. Nous sommes unis, nous sommes amis, mais chacun travaille pour soi. Comme aux champs de courses, c'est à celui qui ira plus vite et arrivera le premier. Assez de fois j'ai fait le jeu de Bizot, de Raclet, de Caudier et de Broussard; je ne veux plus de ça. Maintenant, je travaille seul. Eh bien, si je n'ai rien dans la cervelle, si je suis un imbécile, nous le verrons bien. Donc, pour le moment, je suis forcé de ne pas m'occuper de la jeune femme. Je dois d'abord chercher les voleurs d'enfants, je penserai ensuite à la victime.

Morlot arrivait à l'extrémité de l'avenue. Il s'arrêta et regarda les chétives constructions qui étaient devant lui, maisons noires délabrées, branlantes, affreuses, dont quelques-unes existent encore aujourd'hui.

—C'est là quelle demeurait, murmura-t-il. Quelle horrible mesure ! Ça a plutôt l'air d'un coupe-gorge que d'un garni.

Le lecteur sait que le propriétaire du garni tenait en même temps un débit de vins et liqueurs.

Morlot entra dans la boutique. C'était une assez grande pièce, beaucoup plus longue que large, basse de plafond, humide, mal éclairée, dont les murs sales, barbouillés de dessins-hideux, laissaient voir partout de larges cravasses.

Une affreuse odeur de moisi, de gargote, de lie de vin et de fumée de tabac saisissait au nez et à la gorge.

La salle était meublée de cinq ou six tables graisseuses, de deux bancs de bois et d'une vingtaine d'escabeaux; de plus, en face du comptoir qui brillait seulement par sa malpropreté, il y avait un vieux bahut vermoulu où l'on voyait des verres, des bouteilles pleines et vides, des œufs rouges et quelques morceaux de viandes racornies, qui attendaient le moment d'être mis à la casserole.

Assis autour d'une des tables, une demi-douzaine d'individus de mine suspecte buvaient et fumaient la pipe en jouant aux cartes.

Le patron du bouge était assis à son comptoir. A la vue de Morlot, il se leva et prenant son air le plus aimable :

—Qu'est-ce qu'il faut vous servir ? demanda-t-il.

—Une bouteille de votre meilleur, répondit l'agent, si vous voulez bien la boire avec moi ; je désire causer un instant avec vous.

—Mais comment donc, monsieur, avec plaisir. Femme, femme ! appela-t-il.

—Qu'est-ce que c'est ? répondit une grosse voix enrouée, qui passa à travers un vasistas pratiqué dans la cloison au fond de la salle.

—Vite, rince deux verres, ordonna l'homme.

Il leva une trappe à ses pieds et descendit les échelons d'une échelle. Il reparut au bout d'un instant avec une bouteille coiffée de cire rouge.

La femme avait déjà placé les deux verres sur une table. Morlot et le débitant s'assirent en face l'un de l'autre. Celui-ci déboucha la bouteille et versa. Après avoir trinqué, on but.

—C'est bon, ça, n'est-ce pas ? dit le patron.

—Oui, fit Morlot, trop poli pour faire connaître sa pensée.

—Donc, vous avez quelque chose à me dire ? reprit le cabaretier. De quoi s'agit-il ?

Morlot jeta un regard sur les hommes qui jouaient aux cartes ; puis, baissant suffisamment la voix pour ne pas être entendu :

—En même temps que vous tenez ce débit de vins, dit-il, vous logez en garni ?

—Oui. On fait ce qu'on peut pour gagner sa vie.

—Il n'y a pas encore deux ans de cela, vous logiez chez vous une jeune personne qui se nommait Gabrielle Liénard.

—C'est vrai. Un beau brin de fille, ma foi.

—Elle n'est pas restée longtemps dans votre maison.

—Environ six semaines. Elle est partie un matin, sans nous dire pourquoi elle s'en allait. Je me rappelle même que trois jours avant elle avait payé sa quinzaine d'avance, comme c'est l'usage.

—Et depuis, vous ne l'avez pas revue ?

—Jamais. Nous n'avons plus entendu parler d'elle, et je serais bien embarrassé de vous dire ce qu'elle est devenue.

—Est-ce que vous n'avez pas su où elle allait demeurer en quittant votre garni ?

—Non, elle ne l'a pas dit ; elle avait sans doute des raisons pour cela.

—Recevait-elle beaucoup de monde ?

—Seulement une femme, jeune encore et très bien mise, qui venait la voir souvent. Mais quelque temps après son départ, on est venu plusieurs fois la demander ; c'était des dames ou plutôt des jeunes filles, des parentes ou des amies.

—Cette dame, qui venait la voir souvent, vous la connaissiez ?

—Nullement. La première fois qu'elle est venue, c'est à ma femme qu'elle s'est adressée pour avoir des renseignements sur la jeune fille. Elle lui a dit, je crois, qu'elle faisait partie d'une société de bienfaisance dont le but était de secourir les jeunes filles. Entre nous, je n'en ai pas cru un mot. Pourtant, quand la

petite est partie d'ici, c'est cette dame qui est venue la chercher avec une voiture.

—Est-ce qu'elle ne vous a pas dit son nom ?

—Cela se peut, mais je ne me rappelle pas.

—Elle vous a dit, sans doute, qu'elle se nommait madame Trélat.

—En effet, je me souviens de ce nom-là.

—Quand elle est venue demander à votre femme des renseignements sur la jeune fille, n'a-t-elle pas dit comment elle avait su qu'elle demeurerait chez vous ?

Depuis un instant, la cabaretière s'était approchée de la table et écoutait la conversation. Elle se chargea de répondre à la question de Morlot.

—Quand cette dame est venue ici, dit-elle, elle était très bien renseignée sur la position de la jeune fille. Elle avait su qu'elle demeurerait chez nous par une de ses amies, une ouvrière en passementerie, qui travaillait pour la même entrepreneuse que mademoiselle Gabrielle ; car il faut vous dire, monsieur, que mademoiselle Gabrielle avait besoin de travailler et qu'elle s'était mise à faire de la passementerie.

C'est moi qui lui avait donné ce conseil, en l'engageant à aller trouver l'entrepreneuse qui demeurait alors à côté, au coin de la rue du Port-Saint-Ouen.

Le visage de Morlot s'était soudainement illuminé. Ses petits yeux gris étincelaient.

—Oh ! mais vous me donnez là un précieux renseignement, fit-il.

—Tant mieux, car je n'en sais pas davantage.

—L'entrepreneuse en question ne demeure donc plus avenue de Clichy ?

—Il y a plus d'un an qu'elle a déménagé.

—On me donnera probablement son adresse à son ancien domicile ?

—Je le crois. Dans tous les cas, je sais qu'elle demeure maintenant rue Lemer cier. Quand au numéro, je ne me rappelle pas bien ; ce doit être 17 ou 19.

Un instant après, l'agent de police sortit du cabaret.

—Enfin, se dit-il, je vais donc apprendre quelque chose. Je crois bien, cette fois, que je suis sur la piste. Tonnerre ! ouvrons l'œil et ne faisons pas fausse route.

L'inspecteur de police n'eut pas de peine à trouver l'adresse de l'entrepreneuse qui demeurait effectivement rue Lemer cier. Cette femme se souvenait parfaitement de Gabrielle Liénard. Plusieurs fois elle avait entendu parler d'une femme qui s'intéressait à la jeune fille et lui avait promis la protection d'une grande dame, très riche, qui employait sa fortune à venir en aide aux malheureux. Elle savait aussi que Gabrielle avait connu cette femme par l'intermédiaire d'une de ses ouvrières dont elle donna l'adresse à Morlot, sans aucune difficulté.

C'est ce que voulait l'agent de la sûreté.

Il quitta l'entrepreneuse et se rendit aussitôt chez l'ouvrière, qui demeurait également aux Batignolles, rue de Lévis.

Voici ce que cette femme lui apprit :

Un jour qu'elle était allée faire une course dans Paris, elle rencontra une jeune femme qu'elle n'avait pas vue depuis au moins dix ans. Elle l'avait connue dans un bal public où elles se rencontraient régulièrement deux fois chaque semaine, le lundi et le dimanche. Ce qu'elle faisait alors, elle ne l'avait jamais su. D'ailleurs, elles ne s'étaient pas liées intimement ; elle avait toujours ignoré où sa camarade de bal demeurait et elle ne la connaissait que sous son prénom de Joséphine.

Enchantées de se revoir après s'être perdues de vue depuis si longtemps, elles s'étaient assises sur un banc pour causer. On parla d'abord des beaux jours d'autrefois. On était jeune alors ; on aimait à rire, à danser ; on cherchait les plaisirs, on s'amusait. Ensuite, Joséphine apprit à son ancienne camarade qu'elle avait quitté Paris pour aller se marier en province ; au bout de quatre ans, étant devenue veuve, elle était revenue à Paris où elle vivait très retirée et modestement, n'ayant pour toute fortune qu'une petite rente de dix-huit cents francs.

Pour s'occuper et échapper à l'ennui, elle s'était mise d'une société de bienfaisance, dont la fondatrice, une dame du monde très riche, une baronne, faisait beaucoup de bien. Pour le moment, elle était à la recherche de pauvres jeunes filles trompées et de jeunes femmes abandonnées qui se trouvaient dans la détresse, à la veille de devenir mères. Sa mission était de les signaler à la société de bienfaisance et particulièrement à la riche baronne, dont la bourse inépuisable était toujours ouverte pour ces malheureuses.

Alors Joséphine avait demandé à son ancienne camarade si elle n'avait point, par hasard, une ou plusieurs de ces jeunes filles à lui recommander. Celle-ci, heureuse de pouvoir rendre service à Gabrielle Liénard, qu'elle avait rencontrée trois ou quatre fois chez l'entrepreneuse de passementerie et dont elle ignorait le mariage, lui avait aussitôt donné l'adresse de la jeune femme.

Depuis, elle n'avait plus revu Joséphine ; mais elle savait qu'elle était allée voir Gabrielle souvent et qu'elle s'était vivement inté-